



## LIVRES

# «Un Robert m'a sauvé la vie»

6 août 2012 à 19:06

**INTERVIEW [Le livre qui a changé votre vie 3/6.] . Il en est de la lecture comme de l'amour, le premier émoi transforme à jamais le regard que l'on pose sur le monde. Aujourd'hui, l'auteur et ancien détenu Christophe de La Condamine évoque son rapport à la lecture en prison.**

Par ANNE DIATKINE

Christophe de la Condamine, ex-détenu pour braquage, fut un temps bibliothécaire en prison. Il est l'auteur de *Journal de taule*, aux éditions L'Harmattan.

«J'ai toujours lu, mais la prison est le lieu où les mots, les mots des autres, sont devenus vitaux, qu'ils décrivent comment monter une mezzanine, soigner des rosiers, les malheurs de Marie-Antoinette, peu importe. A part s'évader pour de vrai, ils sont l'unique échappatoire et surtout la seule façon de s'isoler vraiment. Il n'y a pas de silence en prison. La solitude est toujours accompagnée, seuls les livres permettent d'oublier le bruit. Ils sont l'unique façon de rendre inaudible le fond sonore, que ce soit celui des hurlements de désespoir le soir - auxquels on ne s'habitue jamais -, le bruit des chariots, des télé ou radios qui transpercent les murs. J'ai éclusé toute la bibliothèque. En prison, je lisais un bouquin par jour.

«L'autre branche de l'alternative est les médicaments, proposés à foison, que j'ai toujours refusés. J'ai fait mes six ans en réussissant à ne prendre aucun cachet, grâce aux livres, je crois. J'ai eu la chance, un mois après mon arrivée à la maison d'arrêt de Saintes (Charente-Maritime), d'obtenir le poste de bibliothécaire. Un coup de destin. En maison d'arrêt, on est dans une cellule de trois, vingt-deux heures sur vingt-quatre, et on ne sort de ses 9 m<sup>2</sup> que pour la promenade. Etre bibliothécaire est donc un emploi-clé, car, déjà, il permet de sortir pour aller ranger les livres, et chaque pas prend sa pleine mesure en milieu carcéral. C'est une joie de marcher : aller au parloir, voir le médecin, peu importe. Saintes est une petite prison: lorsque j'y étais, 10% des détenus savaient suffisamment lire pour fréquenter la bibliothèque. On était donc une douzaine de lecteurs assidus. Et à Saintes, le règlement permettait aux détenus d'aller chercher leurs livres à la bibliothèque, donc de se déplacer, de discuter, et de toucher les objets, de les ouvrir. C'est très important.

## Erreur d'aiguillage

«Ensuite, j'ai été transféré à la maison d'arrêt de Gradignan, à Bordeaux, où le fonctionnement était tout autre : les détenus remplissaient de leur cellule une liste, et recevaient le livre. Bien sûr, lire est mieux que rien. Mais c'est terrible de nous interdire d'aller chercher nos livres. C'est ne pas comprendre ce que représente la petite liberté intérieure provoquée par la bibliothèque. Et à Angoulême, où j'ai aussi passé du temps, on avait une visite hebdomadaire d'une vingtaine de minutes à la bibliothèque pour choisir cinq livres par personne. Vingt minutes, c'est très peu.

«Dans toutes les prisons, j'ai toujours trouvé matière à lire, parce que c'est fou ce qu'on a besoin de s'intéresser à tout pour pallier l'absence de liberté. Par exemple, quand je suis arrivé à la maison d'arrêt d'Angoulême, il y avait eu une erreur d'aiguillage, et mes affaires n'avaient pas suivi. Je me suis donc retrouvé dans la position de celui qui sort de garde à vue, et qui débarque sans rien, tout lui a été retiré. J'ai trouvé un dictionnaire de la langue française, que j'ai lu de A à Z. On peut dire, à ce moment-là, qu'un simple Robert m'a sauvé la vie. Dans la bibliothèque de la maison d'arrêt de Saintes, il y avait environ 2 000 ouvrages à reclasser. Les rayonnages sont constitués de dons, mais également, deux fois l'an, des demandes des détenus. Une fiche à remplir leur est

distribuée. La bénévole qui s'occupait des achats avait un budget pour vingt livres par an. J'aurais dû être payé dans les 300 euros mensuels pour mon travail de bibliothécaire. Mais faute de budget, je recevais 30 euros par mois. Et la télé gratuite.

«Quand on arrive en prison, ce dont on est le plus friand est tout ce qui touche à l'univers carcéral. Ce rayon-là est toujours très bien garni. Au bout de quelque temps, on a envie de lire autre chose. J'ai bien aimé m'enfuir dans le Moyen Age, à travers *Fortune de France*, la saga en treize tomes de Robert Merle. J'adore les voyages dans le temps passé. Ça se passe dans une famille périgourdine, et on s'évade complètement de la planète carcérale. Un autre livre qui a été salvateur, *Au nom de tous les miens*, de Martin Gray. C'est l'histoire d'un type dont l'intégralité de la famille est plusieurs fois détruite, mais qui, à chaque fois, réussit un nouveau démarrage. Après avoir survécu au ghetto de Varsovie, puis à Auschwitz, s'être reconstruit comme antiquaire, toute sa famille se retrouve carbonisée dans un incendie de forêt. C'est une histoire vraie, qui montre qu'on a tous au moins six vies, comme les chats, et qu'à la septième, on meurt. Ce bouquin-là m'a donné de l'espoir.

«En prison, on peut rencontrer des écrivains, mais trop brièvement. Ils sont sympas, il y en a un qui m'a même donné des conseils d'écriture. Je ne pourrais vous citer aucun nom. Ce sont des rencontres trop fugitives, ils vont, ils sortent, c'est bien normal. Pourtant à Saintes, ils nous visitent assez fréquemment grâce au Prix intra-muros de Cognac, noté par les maisons d'arrêt les plus proches de Cognac, où se tient le prix du roman policier. A Saintes comme à Angoulême, les conditions d'hygiène sont épouvantables, ce sont de vieilles prisons, mais elles ont l'avantage de l'humanité. Tout le monde se connaît, on finit par être autre chose qu'un numéro d'écrou. Tout vaut mieux que les immenses bâtisses qu'ils construisent maintenant, clean, mais où on ne croise jamais personne. Tout est automatisé. Il y a peu de surveillants, ils sont remplacés par des tickets magnétiques. On a un badge pour circuler, et quand on se rend à son atelier, si on a la chance d'avoir un travail, on se retrouve coincé dans un sas pour peu qu'on soit un peu en retard ou en avance. C'est très éprouvant. Même les bibliothèques sont informatisées.

### **Question de survie**

«La bibliothèque la mieux, c'est quand même celle du centre de détention de Mauzac. Enfin, pas tant la bibliothèque que la manière dont elle reste ouverte. C'est une prison expérimentale, tentée il y a trente ans par Badinter, dont le projet a été dénaturé par l'administration pénitentiaire. Au départ, il s'agissait d'y mettre une représentation de chaque délit existant et de mesurer à terme le taux de récidive. Il y a douze pavillons, pas de cour de promenade ni d'enceinte. On va d'un pavillon à l'autre, on circule quasi normalement. Le regard peut porter loin derrière les rangées de barbelés. Et la bibliothèque, au centre, comme une agora, le lieu de toutes les discussions.

«Avant d'être incarcéré, j'avais envisagé la prison. Mais je n'avais pas imaginé que la question de la survie se posait. Comment prendre de la distance, pour ne pas être anéanti. Mon enveloppe corporelle était atteinte. C'est l'écriture, plus que la lecture, qui permet la distance. C'est le «je» qu'on écrit sur la feuille qui prend toutes les gifles et qui s'effondre à notre place. Ma mère était malade. Chaque parloir était une épreuve parce que je la voyais dépérir. A chaque fois que l'âme était atteinte, l'écriture fonctionnait mieux que la lecture. J'ai beaucoup lu pour ne pas penser. Quand je rentrais dans la lecture, je n'existais plus, je n'entendais plus rien. L'écriture, c'est un peu l'inverse. On redevient soi.»

[Demain : un ex-PATient d'HP]